


Looking back, I can see that it was a privilege that very few doctors take the time to truly experience. There was no chaos, no guilt, and no tragic sense of responsibility that clouded my thoughts or marred the purity of the situation. We both knew that her body could not be fixed—it was broken beyond repair. Her spirit, how-

ever, remained intact and could be tended to until the moment it left its prison. To this day I still marvel at the vast expanse that lies outside the realm of physical medicine, and will always remember the 43 minutes I spent holding a stranger's hand in her final hour of life. 

Dr Ching is a second-year family medicine resident in Abbotsford, BC.



Meilleur récit rédigé en français par un médecin de famille

La glycine

Patrice Laplante MD MCISc CCMF

On me l'avait bien dit, je l'avais bien lu et je m'en étais méfié. La glycine avait pourtant fini par être plus futée que moi et avait envahi de façon irréversible les traverses de ma tonnelle. Oh! bien sûr, au début, j'ai résisté—taille extrême, conduite guidée, mais le végétal est rusé, agile et croît à une telle vitesse que toute résistance devient rapidement futile. Après plusieurs années, il n'est plus possible de savoir aujourd'hui, si ce n'est pas la glycine qui soutient la tonnelle plutôt que l'inverse. Comment avais-je pu penser qu'il en serait autrement pour moi que pour les autres jardiniers? Que contrairement à eux, j'éviterais ce piège annoncé? Certains experts estiment que seules les pergolas en béton ou en pierre conviennent comme support à la glycine Quel dommage! Ce n'est alors plus la plante qui est en valeur, mais bien davantage la structure.

Cette histoire commence en 1995, dans la petite ville où j'ai établi ma pratique. Depuis quelques mois, circule au centre-ville un homme d'environ 40 ans aux bras et au visage couverts d'énormes plaques cramoisies et surélevées. Sarcome de Kaposi. Diagnostic immanquable. Stigmates criants de son VIH avancé. Il semble prendre plaisir à les exhiber. Le premier cas de Kaposi que je vois. Il me fait peur. Il est si maigre, si repoussant. Pourquoi avoir choisi notre ville? Il ne peut qu'être venu de Montréal. Il dérange, je vois les gens qui se retournent derrière lui. Pourquoi ne reste-t'il pas chez lui? Mais il marche d'un pas assuré, la tête haute, le regard fier, insensible aux jugements. Je dois avouer que malgré mon dégoût, il force mon admiration à s'exposer ainsi. Pas une semaine ne se passe sans que je ne le

croise, il était d'ailleurs impossible à manquer. Je ne crois pas que lui ne m'ait jamais remarqué jusqu'au jour où il est entré dans mon bureau pour la première fois. Il s'appelait Sylvain.

J'ai lutté fort pour cacher mon malaise et même ma répulsion. C'est d'ailleurs lui qui s'efforça de me mettre à l'aise. Que de chaleur, d'ouverture, d'humour, d'intelligence. En trente minutes, il m'avait fait oublier le visage tuméfié et repoussant pour ne plus voir qu'un homme magnifique, attachant et plein de bonté. Son histoire était triste. Luttant depuis plusieurs années contre la maladie, il avait accepté que le terme soit proche et était déménagé de Montréal pour se rapprocher de sa famille. Séparé depuis deux ans de son conjoint, il vivait seul et avait peu d'amis. Il refusait tout traitement, même l'AZT, qui pourtant démontrait des résultats prometteurs. Il acceptait que nous ayons peu à offrir pour traiter son Kaposi. Ce n'était pas ses plaques qui le faisaient le plus souffrir, mais bien tous les deuils qu'il avait dû subir—son couple, sa maison, son jardin, son travail. Ses plaques, il ne craignait pas de les montrer, les affichant presque comme un trophée. Témoignage de son affranchissement de la honte, de l'acceptation du marginal, du courage face à la différence, l'ignorance, la laideur et la peur.

Il nous fallut bien trois rencontres pour établir la liste de ses antécédents, retracer son histoire familiale et personnelle, chaque fois la conversation déviant sur mille autres sujets. Pas facile de l'encadrer. C'était un passionné—cuisine, dessin, art, musique. Même s'il devenait de plus en plus repoussant (*une plaque sur son nez avait légèrement nécrosé*), malgré moi, je crois que je m'attachais de plus en plus à lui.

Lors d'une de ses visites, il m'apporta des biscuits et des confitures qu'il avait préparés. Je n'avais jamais reçu avant de tel cadeau fait par un sidatique Je dois avouer qu'à l'époque, je ressentis une certaine peur d'y goûter, tout comme la confiture que je laissai au fond du frigo. Au cours de cette rencontre, il me mentionna son intention de planter une glycine dans le jardin de l'immeuble où il habitait. Celle-ci lui rappellerait celle qu'il avait laissée derrière lui à Montréal. Une glycine. J'entendais le nom de cette plante pour la première fois

The English version of this article is available at www.cfp.ca on the table of contents for the January 2013 issue on page e55.

et je n'avais aucune idée à quoi elle pouvait bien ressembler. Google n'existait pas encore ... La description qu'il m'en fit fut impressionnante. « *D'immenses bras qui t'enlacent, te protègent, t'emprisonnent Capable de croître à une vitesse prodigieuse Des fleurs de près de 50 cm parfumées et d'un joli bleu ciel* », il ne tarissait pas d'éloges. Comme le temps avançait et que je gagnais du retard dans ma clinique, je me sentis devenir impatient et je changeai rapidement de sujet. Il en fut blessé, je crois. Une si jolie plante


Sylvain fut hospitalisé le mois suivant alors que j'étais de garde à l'étage. Pneumonie à *Pneumocystis carinii*, encore une première pour moi. Il lutta pendant une longue semaine pour s'en sortir. « *Je ne croyais pas que c'était si dur une pneumonie* » me confia-t-il la veille de sa mort. J'eus beaucoup de peine. C'était le premier jeune patient que je perdais. C'est le cœur brisé que je rentrais à la maison. Je retrouvai les confitures au frigo et je m'en servis une bonne portion. Elles étaient délicieuses et j'y trouvai un certain réconfort. Ma résistance avait totalement disparu. Sylvain m'avait aidé à surmonter ma peur et m'avait enseigné à ne plus craindre la différence et la laideur.

C'était un samedi de printemps, ma garde venait de se terminer. Mon père m'avait convaincu de planter quelques plants de fraisiers dans le potager que je venais de débiter derrière chez moi.* Au Canadian Tire, ce matin-là, j'aperçus des fraisiers en boîte près desquels on retrouvait pêle-mêle framboisiers, bleuets, rosiers et autres arbustes décoratifs que je ne connaissais pas. Au fond du casier, je trouvai une curieuse boîte

d'où dépassait une frêle tige desséchée. Sur le devant de la boîte se retrouvait pourtant une image magnifique et un nom « glycine de Chine » Je n'ai pas pu résister.

C'est ainsi qu'a débuté cette passion du jardinage qui m'habite toujours. Au fil des années, de nombreux autres patients ont rejoint Sylvain dans mon jardin*. Ainsi, on y retrouve le rosier d'Evelyne, la Benoîte, la Rodgersia, la marguerite ... Autant de plantes, qui année après année, me rappellent les liens qui croissent entre le médecin et ses patients!

La glycine est toujours là. La fine pousse de 2 mm est devenue un tronc impressionnant de plus de 15 cm de diamètre qui suscite toujours beaucoup d'étonnements de la part des visiteurs. Et que dire de l'enchevêtrement des sarments et du feuillage qui offrent fraîcheur, ombrage et refuge à de nombreux oiseaux venus y nicher.

Ce soir, je regarde mon jardin et la glycine de ma fenêtre s'accrochant à la tonnelle, comme les patients s'accrochent à notre cœur, malgré nous. Et comme ma tonnelle, je ne sais plus très bien, qui de moi ou d'eux, profite le mieux du support. 

* À l'époque il mesurait 2 x 3 m. Le jardin compte aujourd'hui près de 1500 variétés et plus de mille mètres carrés.

D^r Laplante est chef du Département de médecine générale du Centre Hospitalier Universitaire de Sherbrooke au Québec et chef médical du Programme de médecine générale et d'urgence. Il est professeur clinique du Département de médecine familiale de l'Université de Sherbrooke et pratique à la Clinique médicale de Fleurimont et à l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke.

— * * * —